

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 4

Artikel: Le mari féministe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203985>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le cahier du vieux médecin.

II

QU'un malade ayant peur de la mort s'exagère ses souffrances, réclame un médecin à toute heure; c'est une exigence que l'on comprend et que l'on excuse. Mais, réveiller un médecin quand on n'est pas malade, c'est une opportunité moins pardonnable.

A "", hameau de B "", existe un jardinier qui a conquis une jolie propriété à force de labours, à la sueur de son front et de celui des autres. Petit, trapu, carré de la face, large et osseux des épaules, à paroles brèves et précises, il était dur au travail pour lui-même, dur pour ses domestiques, dur aussi, on va le voir, pour le médecin.

Appelé par lui dans la nuit, je lui demandai ce qu'il avait.

— Je n'ai rien, me répondit-il, je ne suis pas malade.

— C'est donc votre femme, un de vos enfants?

— Nullement, c'est pour moi que je vous ai mandé. Tous les ans, au printemps, je me fais tirer du sang. Je me suis dit : Tu as un peu mal à la tête, c'est le bon moment. Or, si tu te faisais saigner pendant la nuit, à deux heures, quand la digestion est faite, tu pourrais dormir encore trois heures par dessus la saignée, et travailler à cinq heures comme si de rien n'était. Tu ne perdras pas une demi-journée.

Je fis donc la saignée, me proposant, pour fiche de consolation, de la faire payer double; mais ce fut la femme qui vint payer; elle était douce, réservée, polie, et mère de famille; je ne voulus pas la punir de l'égoïsme de son mari.

*

Ce ne sont pas seulement les vivants qui sont la nuit une cause de dérangement pour le médecin, ce sont aussi les morts. On l'appelle pour être bien sûr de la mort d'un malade; parfois les morts eux-mêmes viennent sonner à sa porte.

La nuit était froide, j'étais enrhumé, mon feu était éteint; on sonne à ma porte une fois, deux fois, trois fois, à des intervalles raisonnables. Je m'enfonce sous mes couvertures et je ne bouge pas.

La sonnerie change alors de caractère; on imprime à ma sonnette un mouvement continu, régulier, comme celui des cloches d'une église sonnant pour un enterrement.

Touché par cette persistance, épri de curiosité par cette sonnerie singulière, je passe un pantalon et j'ouvre ma fenêtre:

— Que voulez-vous?

— Je suis mort et viens vous prier de venir constater mon décès.

— Que dites-vous?

— Eh bien, je suis mort; il faut bien un certificat du médecin pour que l'on m'enterre.

— C'est bien, allez-vous-en; je vais m'habiller et me rendre chez vous.

Je ferme ma fenêtre et tâche de me rendormir. Je ne devais pas en être quitte à si bon marché.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que ma sonnette est de nouveau mise en branle, et cette fois, après avoir sonné un enterrement, elle s'interrompt pour sonner tant bien que mal une série de carillons : C'est : le « Bon roi Dagobert, qui a mis sa culotte à l'envers », puis « Cadet Roussel est bon enfant », et ainsi de suite.

Je ne trouvai rien de mieux à faire que de casser le fil de fer de ma sonnette, et le mort, un sonneur en goguette de l'église de Notre-Dame, sonna jusqu'à ce que, le jour étant venu, il fut emmené chez lui par des passants. L'avant-veille, c'était la Toussaint, la fête des saints qui précède celle des morts, et, selon un vieux usage, les sonneurs de l'église paroissiale, munis chacun d'un arrosoir, pour recevoir du vin, avaient fait la quête pour sonner toute la nuit en l'honneur des trépassés.

*

Je mis, une nuit de janvier, trois heures et demie à parcourir les 9 kilomètres qui séparaient mon habitation du village de M "".

Le vent avait accumulé dans les chemins de la neige aussi haut que les buissons et les arbres qui les bordaient. On suivait les prairies sur le versant des montagnes; deux guides qui sondait le terrain s'arrêtent pour me faire faire un circuit lorsque la neige s'élevait plus haut que l'épaule.

Il s'agissait d'une femme en mal d'enfant qui serait morte à la peine sans mon secours. Je revins harassé, mais heureux, satisfait, j'avais la conviction d'avoir été utile.

Mais, être dérangé pour une femme qui a ses nerfs, ou bien, ce qui arrive le plus souvent, pour un ivrogne, voilà de quoi refroidir le zèle du médecin. Et, dans ces cas, de quels procédés use-t-on parfois envers nous? Une femme, cet hiver, vint me chercher pour son mari qui était « très mal ». Elle retourne chez elle après m'avoir donné son adresse. Je m'habille. A mon arrivée, je ne trouve pas, malgré la promesse qui m'avait été faite, une lumière sur l'escalier. Je monte néanmoins; alors on me crie à travers la porte fermée que le malade va mieux.

Il avait rendu le vin du cabaret.

(A suivre).

Le bon poids. — Une bonne vieille paysanne se présente chez le pharmacien avec une ordonnance dans les prescriptions de laquelle se trouvent, entre autres, deux décigrammes de morphine.

Le pharmacien pèse très scrupuleusement le dangereux remède :

— Quelle pitié! s'écrie la bonne femme en lui poussant un peu le coude, soyez donc pas si regardant; c'est pour une pauvre orpheline de père et de mère.

Le froid a des effets imprévus. On voyait, lundi, la pancarte suivante affichée à la porte d'un de nos restaurants :

« Pour cause de grand froid, les huîtres sont à l'intérieur. »

Au tribunal.

Le juge. — Voilà pourtant la huitième fois que je vous condamne pour le même délit.

Le prévenu. — Alors, m'sieu le juge, au respect que je vous dois, je vois pas trop lequel de nous deux est le récidiviste.

*

Le président. — Comment donc osez-vous nier, quand dix témoins déclarent vous avoir vu?

Le prévenu. — Dix témoins qui m'ont vu! Qu'est-ce que ça peut me faire! Moi, je vous en amènerai au moins cinquante qui ne m'ont pas vu.

Le mari féministe.

ILS sont rares, mais cependant il y en a. C'est à mesure que s'étendent et s'accentuent les progrès du féminisme que nous voyons grandir ce type d'homme inconnu des générations précédentes. Le « mari-jupon » ou le mari féministe est une espèce intéressante qui mérite l'analyse.

Ordinairement cet excellent homme est l'heureux époux d'une femme résolument féministe. Madame pratique les sports, est au courant de la politique, se soucie des valeurs à lots et sans lots, parle anglais aux chevaux et ne se mettrait pas à table sans avoir stimulé son appétit par quelque apéritif corsé. Pendant ce temps, le mari-jupon se hâte de donner le dernier coup de main à la confection du dîner. Il couvre la table et s'évertue à ne point faire attendre son épouse.

À table, madame boit sec et mange gaillardement tout en critiquant la qualité des vins et des mets. Elle grogne pour une côtelette brûlée ou une sauce trop claire, administre des taloches aux enfants qui parlent trop ou qui ne mangent pas à son idée. D'ailleurs elle a le verbe haut et ne tolérerait pas que monsieur dirigeât la conversation.

Plus modeste et surtout plus tranquille et plus doux, monsieur sert la soupe, attache les serviettes aux petits, leur parle doucement pour éviter les scènes, se sert le dernier et choisit les morceaux les moins succulents, boit de l'eau pure, écoute avec une résignée attention ce que madame daigne lui confier des affaires publiques et de ses affaires particulières. Elle l'initie aux dessous de la diplomatie européenne, dénoue l'incident du jour, et tranche d'un mot la question d'Orient. Monsieur s'incline devant cette omniscience et rend grâce aux dieux de l'avoir avantagé d'une si sage moitié. Mais il n'oseraient poser une question : telle licence n'est pas admise. Un mari-jupon ne parle que lorsqu'il est interrogé. Après le repas, il sert à madame le café et les liqueurs qu'elle déguste avec dignité en fumant une cigarette. Et ensuite, cette délicieuse et moderne amazone va à son cercle.

Maintenant, monsieur-jupon va enfin jouir de quelques heures paisibles. Il promènera les enfants, si le temps est beau; il leur enseignera

des jeux tranquilles si la pluie les force à rester au logis. Inutile d'ajouter qu'il les habille, les peigne, les mouche et les... reboutonne. « Ayez toujours du papier dans vos poches, on ne sait pas ce qui peut arriver », dit une vieille chanson dont le monsieur-jupon doit suivre l'aviso utilitaire.

Un peu malhabile au début, il sait assez vite procéder à ces divers offices avec une dextérité et une légèreté de main qui surprennent les non-initiés et font verdir de jalouse les nounous et les bonnes. Il dit sans erreur les noms des poupées des petites filles, des chevaux de bois des garçons et connaît les préférences de chacun aussi bien qu'il devine à certains signes mystérieux et discrets les petits besoins de sa progéniture et des amis de celle-ci.

A quatre heures, il sert le café au lait qu'il a préparé lui-même. Ou bien il offre à quelques amis une tasse de thé en raccommodant des bas ou en brodant un coussin, selon ses goûts, ménagers ou artistes — on fait ce qu'on peut. — Il est d'ailleurs très heureux, le mari-féministe, heureux d'un bonheur terne et résigné, d'un bonheur bien assis, d'un bonheur de tout repos. Madame lui permet de lire des romans honnêtes et des journaux pour la famille. On lui accorde deux ou trois « Magazines illustrés » très incolores. Quelquefois, lorsqu'il a été bien sage, madame lui fait lecture des pages choisies et irréprochables dans les romans plus ou moins raides dont elle fait son habituelle pâture.

Le soir, elle sort ; elle va à son cercle, au théâtre, dans le monde. Parfois, très rarement, elle emmène son mari, ou bien elle l'envoie au théâtre si l'on joue une pièce de toute moralité : *Les deux orphelines* ou le *Tour du monde*. L'opérette n'est point tolérée et le théâtre contemporain genre Brieux, Mirbeau, lui est absolument interdit.

Monsieur-jupon accepte cette tisane édulcorée avec un sourire et ainsi s'écoulent paisiblement, sagement, gravement, ses années, un peu longues, sans doute, un peu monotones, j'en conviens, un peu bêtises, c'est indiscutable, mais du moins à l'abri des orages et des catastrophes. Il prend quelque plaisir à être utile à ses voisins comme garde-malade dévoué et nourricière des plus honnêtes. Il coupe les cheveux, tond les chiens et fait les confitures. Il sait composer l'encastique et garnir un chapeau. Il se multiplie dans la pratique des petites besognes ménagères.

Ne fait-il pas mieux que de se plaindre ?
LE PÈRE GRISE.

Petites annales de janvier.

Extrait du registre des décès de Château-d'Œx, de 1716, tenu par le pasteur Joseph DeCoppet.

1716. — Janvier. — La neige estoit tombée dès le commencement de novembre en assez grande quantité, un temps clair et froid succéda; cette première neige subsistant, il en est retombé de temps à autre, et le tems serain et froid succédant toujours, nous avons eu toujours beaucoup de neige; mais le mardi 28 janvier, il en tomba en si grande abondance, et estoit poussée par le vent avec tant de violence, et emmoncelée, que les chemins devenoient impraticables; surtout ceux qui passèrent Jaman revenant de Vevey, souffrissent beaucoup; et la femme d'Abraham Roch déjà âgée et foible y resta morte.

Lo caïon à Djan-Davi.

Lo caïon à Djan-Davi avai attrapé lo rodzet. Cein lâi étai venu tol d'on coup et lo poûro Djan-Davi n'arai pas su que lâi fêre. Cein lo minâve de vère que son caïon medzive mau et ne bèvessai rein que cein qu'on lâi eingosalâve avau lo mor. Vo sède prau : on preind onna cor-

delta qu'on lau z'eintortoille la mäiti dau mor avoué et pu on lau voudye la botoille avau la coraille. Djan-Davi avai asseyi de tot : lâi bailli de l'olio, dau sè Glauber, le fère vouaffâ dein l'iguie, mimameint de lâi copâ lo bet de la quuva et pu aprî la lâi feindre ein crâ, tot cein lâi avai fê atant que ma choqua et Djan-Davi sè dépâtâve.

Lo bri ein avai binstout corrâ pè lo velâdzo et ti lè vesin demandâvant à Djan-Davi dâi novalle de son caïon. Lo premî dzo, lè dzein ne botsâvant pas de dere : « Mon poûro Djan-Davi, cein ne va pas fort. Ton caïon lâi lo rodzet. » De l'on à l'autre, cein ne dépondâ pas : « Quemet va-te, ton caïon ? Djan-Davi. — Djan-Davi, ton caïon vao-te s'ein teri ? » Djan-Davi cé, Djan-Davi lâ, l'avai bin à fêre à tot attiutâ.

Lo dzo d'aprî, Djan-Davi n'étai pas pî à l'étrâblio que lè vesin, lè z'on aprî lè z'autro, venant fêre lau vesita. « Et pu, Djan-Davi, va-te mî lo caïon ? — Euh ! on djurerâ que l'affäre s'eingreindze po ton caïon », que desâi on autre. Et Djan-Davi lo soignîve adî, l'avai saillâ dâi z'ebouéton et l'avai menâ vè lo bornî po l'arrosâ on bocon. Fasâi mau bin de lo vère ; lè gê lâi colâvant et l'avai la pî asse rodze que lè djoûte à la Zabet à Bolon. Et lè dzein desant : « L'è bin bas, ton caïon, Djan-Davi. » Tota la dzornâ fut dinse et s'on n'a pas dèmeandâ ci dzo quie mè de ceint coups à Djan-Davi quemet l'allâve son caïon, vu être grelhî à petit fû. Lâi avai de quie eingreindzi on menistre.

Lo leindéman matin, Djan-Davi sè lâive à boun'hâora, trace aî z'ebouéton et trâove son caïon èters, lè quattro fè ein l'air : l'avai crèvâ àotre la né sein atteindre lo vétérinéro que dèvessai veni peindent la matenâ.

On boqueten pe tâ, a-t-e que dou z'hommo d'au velâdzo que passant per que :

— Quemet va-te, ton caïon, Djan-Davi ? que lâi criant.

Et stisse que l'avai étâ bouriâ de repondre à ti cliau que lâi dèvesâvant de son caïon, lau fâ :

— Mon caïon, l'è crèvâ sti matin ! L'ein su bin conteint ! Ora l'è omète fro de la leinga dâi dzein.

MARC A LOUIS.

Peste ! — Une maison de confection publie l'avis suivant :

« Ne voulant continuer que l'article poils de chameau, nous vendons à moitié prix nos robes de chambre chaudes, fantaisie et deuil pour dames ; ces dernières sont tout à fait modernes et doublées de flanelle,...»

Entre amies. — Madame *** est au seuil de la soixantaine. Elle s'en défend mordicus.

— Croirais-tu, dit-elle l'autre jour à une amie, que, ce matin, le coiffeur a mis trois quarts d'heure à me crêper les cheveux ?

— Oh mais, ma chère, tu n'es pas restée là tout le temps ?...

Du feu, mademoiselle ?...

La jeune fille qui écrivit, sous le titre : « Rêve d'une jeune fille, en 1841 », la pièce de vers que voici, ne croyait peut-être pas qu'un jour viendrait où, pour ses petites nièces, son rêve serait réalisé. La cigarette est l'une des premières conquêtes du féminisme. Aujourd'hui, en attendant le bulletin de vote, les dames fument comme de vieux troupiers. Et les messieurs en ont pris leur parti. Ils n'ont, d'ailleurs, rien d'autre à faire.

Oh ! je t'aime, ma cigarette,
Mieux que les parfums précieux
Que pour les enfants du prophète
Allume un doux rayon des cieux.

Mieux que la pipe d'Idumée
Cueillie en un champ de jasmin,
Et qui roule dans sa fumée
Les plus doux songes de l'Eden ;

Mieux que la pipe musulmane
Toute faite en os de chrétien,
Qui, d'un seul coup, brise le crâne
D'un infidèle ou bien d'un chien.

Je t'aime mieux que ces merveilles,
Que tous ces parfums répandus,
Car on te voit dans la corbeille
Des fruits qui nous sont défendus.

Pourtant ce n'est rien qu'une feuille
Brûlée au soleil africain,
Pour mieux donner à qui la cueille
L'arôme embaumé de son sein.

Cigare, à la sève exhalée,
Ta vie est celle de chacun :
Dans ton sein la flamme voilée
Dévore feuilles et parfum.

Parfum et feuille consommé,
Encens pur et mystérieux,
S'évanouissent en fumée
Pour se perdre ou monter aux cieux.

Mais jamais ma bouche en silence,
N'aspire tes esprits flottants ;
Tu fus toujours une espérance,
Et t'ai gardé pour tout ce temps

Où par la fenêtre entr'ouverte,
Le froid de l'hiver se glissant,
Viendra dans quelque heure déserte
Me dire avec son triste accent :

« Vieille, il faut rester en son gîte,
Il faut se faire une raison ;
Le vent du nord qui va si vite
A ravagé tout l'horizon.

Alors comme un fruit de la terre
Gardé pour l'hiver décevant,
J'aurai ce bonheur solitaire
De pouvoir fumer en rêvant.

Tu fus toujours au rang suprême
Des biens que je n'ai pas goûtés,
Voilà pourquoi surtout je t'aime,
Pourquoi j'attends tes voluptés

Et te prèfère, cigarette,
A tous les parfums précieux,
Que pour les enfants du prophète
Allume un doux rayon des cieux.

CLÉMENCE ROBERT.

L'eau courante.

L'EAU COURANTE est le titre d'un roman d'Edouard Rod, dont on a tiré une pièce, pour laquelle Jaques-Dalcroze a composé une musique de scène très remarquable. La scène se passe dans notre pays ; c'est une peinture fidèle de certains côtés de nos mœurs campagnardes ; l'action en est des plus dramatiques. *La Muse* n'a reculé devant aucun sacrifice pour nous donner de cette œuvre une représentation irréprochable. Les précédentes entreprises de cette société ne nous sont-elles pas le sûr garant d'une interprétation conscientieuse, d'une mise en scène soignée et scrupuleuse fidèle à la réalité.

M. et Mme Troyon ont bien voulu se charger des soli. La partie chorale est confiée à un groupe de membres du Chœur mixte et du Chœur d'hommes ; la partie symphonique, à l'Orchestre symphonique, dirigé, à la première représentation, par Jaques-Dalcroze, aux suivantes par M. Birnbaum.

Il ne sera donné que quatre représentations de *L'eau courante*, les lundi 4, mercredi 6 et samedi 9 février ; ce dernier jour, en matinée et en soirée.

Mémoires d'un officier vaudois.

FIN

Nous nous installâmes, pour passer la nuit du 27 au 28 novembre, dans un bois, à portée de canon du pont que nous venions de traverser. Chaque soldat prit son sac en guise d'oreiller, et la neige pour matelas, avec son fusil sous la main. Un vent glacial soufflait avec force ; nos